

ser d'ici ; je trouverai plus de forces pour supporter ma misère que vos larmes.

Madame Warner la releva et l'embrassa.

—Gardez-la ! gardez-la ! continua Marguerite en sanglotant ; vous êtes plus sa mère que moi.

—Non, c'est votre enfant ! allez : j'ai de l'énergie, du courage ; je l'oublierai. Oh ! surtout, reprit elle en poussant un profond soupir, surtout aimez-la bien !

—Mais elle, pourra-t-elle m'aimer ? Parce que je lui dirai que je suis sa mère, sera-ce un motif pour qu'elle m'aime ?

—Vous me remplacerez près d'elle, et elle reportera sur vous toute l'affection qu'elle avait pour moi.

Et parlant ainsi, madame Warner courut à la sonnette et sonna.

—Qu'allez vous faire ? dit Marguerite éplorée.

—Vous le saurez tout à l'heure.

Louise entra.

—Dites à ma fille de venir sur-le-champ, que je veux la voir, murmura madame Warner.

Et, sur un signe, Louise sortit.

—Je vais lui apprendre que je ne suis pas sa mère, continua-t-elle en s'adressant à Marguerite.

Marguerite lui prit la main, et la regardant tristement et avec reconnaissance :

—Mais je ne veux pas que vous mouriez, répondit-elle ; après ce que vous avez fait pour mon enfant, agir ainsi serait un crime, une ingratitude, et je ne serai point ingrate.—C'est à moi, d'ailleurs, à me dévouer, je me dévouerai. Je vous en supplie, madame, qu'Alice demeure toujours près de vous ; jusqu'à présent, je n'ai point été sa mère, et je ne dois pas exiger qu'elle m'aime autant que vous, et je ne l'exigerai point. Ce que je vous demande, madame, continua-t-elle en tremblant, c'est que vous me permettiez d'habiter le même pays que mon enfant, c'est que vous me receviez quelquefois, c'est que vous me laissiez obtenir une bien petite place dans le cœur de ma fille, c'est que vous ne soyez point jalouse des caresses que je lui prodiguerai.—Si vous ne me refusez pas, je vous bénirai ; car je pourrai être heureuse encore, moi qui ai tant souffert, et vous aussi, madame, vous le savez ;—j'appellerai Alice mon enfant quand Alice sera loin de moi, mais jamais devant elle, oh ! jamais : je vous le jure. Dites, le voulez-vous ?

Madame Warner lui tendit la main.

—Mais elle ne pourra répondre : Ma mère qu'à l'une de nous, interrompit-elle.

—Eh bien ! continua Marguerite, quand toutes deux nous lui parlerons, je fermerai quelquefois les yeux, et je tâcherai de me persuader que ce nom si doux de mère s'adresse à moi.

Elle tendit la main à madame Warner, qui se jeta à son cou et l'embrassa.

—Oui, nous serons toutes les deux sa mère, s'écria-t-elle transportée de joie.

Alice entra en ce moment.

—Louise m'a dit que tu voulais me parler, mère, et je suis venue aussitôt.

Madame Warner lui fit signe de s'approcher, et se plaça sur son canapé ;—elle prit Marguerite doucement par la main et l'attira contre elle ; puis elle fit une place entre elles deux.

—Assieds-toi là, dit-elle à Alice surprise.

Alice lui obéit.

—N'est-ce pas que notre enfant est bien, continua madame Warner en se retournant vers Marguerite.

—Oh ! oui, répondit celle-ci avec émotion.

Alice ne put comprimer un léger sourire, dans lequel il entraient autant d'enfantillage que de coquetterie.

—Que dis-tu donc, maman ? fit-elle.

—Alice, celle que tu as sauvée ne nous quittera plus, répliqua madame Warner ; tu m'as vue surprise tout à l'heure en la retrouvant ; c'est une de mes anciennes amies que je croyais morte.

—Ah ! fit encore Alice.

—Elle t'a aimée bien jeune, mon enfant.

—Quel âge avais-je donc ? dit Alice à Marguerite.

—Pas encore un an, mademoiselle.

—Elle t'a chanté bien des chansons pour appeler le sommeil sur tes yeux, continua madame Warner ; à ton réveil, tu lui tendais les bras, et alors elle t'embrassait ; aujourd'hui tu es grande et elle te tend les siens, ma chère fille.

Marguerite tendit involontairement ses bras à Alice, et celle-ci l'embrassa ; puis se tournant vers madame Warner qui paraissait heureuse :

—Merci, madame, dit-elle tout bas : oh ! merci mille fois !

—Ainsi, c'est convenu, reprit madame Warner : vous resterez auprès de nous désormais, ma bonne Marguerite.—Alice occupe à elle toute seule le pavillon qui est dans mon jardin ; vous le partagerez avec elle, et cela à partir de ce soir ;—je vais donner des ordres pour que vous y couchiez cette nuit même ; cela vous est-il agréable ?

Marguerite regarda Alice avec une indéfinissable expression de tendresse ;—madame Warner la poussa doucement, et lui dit avec une grâce charmante :

—Mais embrassez-la donc.

Alice se leva presque en rougissant, et fit un pas vers Marguerite, qui n'osait point avancer, — et tremblait toujours.

—Du courage, murmura madame Warner en souriant ; et toi, mon enfant, continua-t-elle en s'adressant à Alice, ne feras-tu pas la moitié du chemin ?

Alice se leva, tendit ses deux joues ; Marguerite s'approcha, ferma les yeux et tomba sans connaissance sur le canapé.

#### XIV.

Madame Warner et Alice prodiguèrent à Marguerite tous les secours que réclamait son état, et quand elle eut repris ses sens, toutes deux se disposèrent à la conduire à la chambre qu'on lui avait destinée dans le pavillon ;—déjà elles entr'ouvraient la porte, lorsqu'on entendit des cris dans la cour ; madame Warner étonnée fit quelques pas en avant afin de savoir d'où partait ces clameurs, et voilà que tout à coup Jacques apparut ; son visage était décomposé, la terreur était peinte en ses yeux ; il monta rapidement l'escalier, et s'arrêtant en face de la porte, il s'écria :

—Madame, mademoiselle, sauvez-vous ! fuyez ! le fou a franchi les murs du parc et se dirige par ici ;—un terrible accès de folie le transporte.